

DES SOURIS ET DES FEMMES EN RADIOLOGIE NECKERIENNE

Le chef de service de radiologie hospitalo-universitaire parisien actuellement en exercice voit défiler nombre d'étudiantes en médecine, d'externes, d'internes, d'attachées, d'assistantes, à telle enseigne que le sex ratio lui paraît aujourd'hui assez équilibrée. Selon les semestres et les années, il y a tantôt plus d'hommes, tantôt plus de femmes, tantôt autant des deux. Le choix d'une collaboratrice ou d'un collaborateur répond-t-il vraiment à une procédure consciemment sexualisée? Faut-il y voir des motivations politiques ou des intentions d'une moralité douteuse? A mon niveau et sous réserve d'un manque aveugle d'objectivité, ma réponse sera non. Le choix d'une femme ne s'impose pas à moi pour ces raisons. Il n'en est pas moins difficile de dire pourquoi on se dit ou on est reconnu féministe. Pourquoi ne partage-t-on pas la misogynie que certains individus expriment dans des termes plus ou moins policés et mettent en action par le refus de recruter des femmes à des postes de direction ? Du moins quand ils ont la possibilité de s'y opposer. Quand on ne peut s'y soustraire, comment éviter de faire payer aux femmes ce qu'ils vont croire être une perversité ou des errements, sinon une insulte à leur égotisme masculin. Quel effet sur le service quand quatre femmes choisissent les quatre postes d'internes mis au choix ?

Les femmes viennent volontiers effectuer un semestre d'internat dans mon service. Ce ne peut être que pour se former aux disciplines que l'on y enseigne et les pratiquer, plus tard, ici ou ailleurs. Je ne suis pas suspect de pratiquer le harcèlement sexuel et je suis allergique à la confusion des genres : par principe, je n'ai pas de relations sexuelles avec mon personnel féminin quelques soient grades, fonctions et esthétiques. Pas plus que je suis suspect d'homosexualité, ce qui n'est d'ailleurs pas un critère négatif pour attirer une femme dans une équipe. Mon statut professionnel, pourtant très prisé par les personnes du sexe paraît-il, ne m'est pas un moyen de draguer les femmes pas plus que je me laisse draguer facilement. D'ailleurs, je suis connu pour ne pas voir le ballet de la séduction ou ne m'en apercevoir que quand l'on a raté sa chance et que l'on ne peut pas faire marche arrière. Bien que je me dévergonde sans doute avec l'âge et la licence verbale de l'air du temps, je reste plutôt coincé, m'a-t-on dit encore récemment. Peut être les femmes viennent-elle pour séduire ou être séduites par les membres permanents de mon équipe? J'en doute et je ne sache pas que cela m'ait jamais préoccupé à l'envie dans mes procédures de recrutement.

Le seul bien des guerres est qu'on y est sans femme, aurait dit Voltaire. Les sociétés microcosmiques purement masculines sont prisées de beaucoup, y compris en médecine. Elles me font horreur. Les cercles purement masculins, de type bénédictin, sont certainement très efficaces pour la production intellectuelle mais elles sont aussi hautement ennuyeuses et se marieraient mal avec la vie à l'hôpital Necker. L'inverse est vrai : les pures collectivités de femmes sont très difficilement vivables, aux dires mêmes des femmes. L'idéal est donc de panacher. Encore faut-il en avoir les moyens.

Le choix de placer une femme à un poste de responsabilité n'est pour moi que le résultat d'une adéquation entre leurs profils respectifs. Qui en est le vrai maître ? le recruteur ou le recruté ? Le poste doit être clairement défini tant au niveau de la mission qu'il est censé remplir que des moyens qui lui seront octroyés, eux-mêmes fonction de la durée du mandat.

On déduira des charges à assumer le degré de sexualisation éventuelle à apporter dans la fiche de recrutement. La compétence de la femme joue un rôle complémentaire de celui de sa personnalité. Regroupées dans un archétype, les qualités féminines sont traditionnellement une affectivité plus prononcée, une moindre agressivité, un ego bien contrôlé, un sens développé du devoir à accomplir et une vision plus terre-à-terre des objectifs à atteindre, donc un moindre sens du carriérisme que leurs homologues masculins.

La femme serait excellente dans le court terme, voire le quotidien, et serait moins capable de s'insérer par elle-même dans une grande perspective d'avenir. Je n'ai pas suffisamment d'expérience pour en juger définitivement. Si ce type de réflexion m'a un jour habité, cela relève de l'inconscient. Il est vrai que j'ai vu des femmes donner, dans un emploi, bien plus qu'elles n'en reçurent à son terme, sans exprimer la légitime acrimonie qu'un homme aurait probablement ressentie. Faut-il y voir la différence de missions et d'éducatons qui, depuis le néolithique, sont dévolues aux deux sexes ? Femme-mère-épouse au foyer et homme chasseur-protecteur-guerrier dans la nature ? Les temps ont changé durant le XX^e siècle et ses effroyables guerres mondiales. La femme sait qu'elle doit gagner son indépendance et les moyens de sa survie. Sa longévité est bien supérieure à celle de l'homme. Le poids de leurs cerveaux respectifs est identique et les têtes de linottes s'appellent aussi souvent Antoine qu'Antoinette.

Toute personne qui vient dans une structure que je dirige sait que la somme de travail sera importante et qu'il faudra "assumer" et "assurer", en recevant souvent plus de récompenses métaphysiques, à faire valoir plus tard et ailleurs que des espèces sonnantes et trébuchantes à investir tout de suite. En une quinzaine d'années, j'ai recruté à ce jour vingt-et-un chefs de clinique ou apparentés qui se répartissent en douze hommes et neuf femmes. La plupart ont été recrutés sur CV routés par la poste ou par recommandations extérieures. Les uns comme les autres ont donné le meilleur d'eux mêmes, tous sexes confondus. J'ai pu faire titulariser à Necker deux hommes dont mon adjoint actuel au grade de professeur des universités, un troisième est en passe de le devenir, ailleurs une femme.

Sur les neuf femmes chefs de clinique que j'ai recrutées à Boucicaut ou à Necker, trois n'ont passé qu'une année dans mon service, une quatrième un semestre. Dans le cas de S.C., il s'agissait d'un contrat amiable passé avec un collègue provincial, pour une formation spécifique; l'année fut interrompue par une grossesse imprévue; nos relations avec ce médecin, qui n'exerce pas la médecine depuis la fin de son clinicat, sont restées aussi excellentes que superficielles. Je donnai à F.T., une Strasbourgeoise, en 1988, la possibilité de faire un clinicat à Boucicaut et d'obtenir ce titre envié de CCA ; je serais malhonnête si je disais que je l'ai aidée à devenir onco-radiologiste à la Fondation Curie; elle ne doit sa place qu'à elle-même et je l'en ai félicitée. F.C-G., effectua un début de clinicat sous la forme d'un neuvième semestre d'internat dans le meilleur esprit; elle n'eut pas besoin de moi pour devenir Praticien Hospitalier Plein Temps ailleurs où elle développa l'imagerie parathyroïdienne qu'elle apprit chez moi.

N.L., un puit de science remarquablement intelligent, avait été interne chez J.R. Michel mais fut recrutée sur CV, parce que je cherchais un neuroradiologue et qu'elle était Fellow à Minneapolis-Saint Paul dans cette discipline ; fort jolie vietnamienne, elle se révéla rapidement être aussi une personnalité mi-femme – mi-enfant, mal insérée dans son milieu français d'origine, tendant à vouloir perpétuer indéfiniment son statut d'étudiant ; elle voulait en fait repartir aux USA et refaire son résidanat à Pittsburgh chez Michael Federlé; je l'ai vigoureusement aidée pour qu'elle prenne sa décision définitive et franchir certains obstacles

administratifs sur les deux continents, grâce à un recours inédit au Médiateur de la République; elle est devenue citoyenne américaine et mère de famille, tout exerçant la radiologie dans un V.A. Hospital de l'Illinois. Etait-ce mon intérêt de la pousser dans ses désirs en fait assez ambigus ? Sur le moment non, car je restai plusieurs mois sans remplaçant; à terme oui, car je n'aurait rien pu lui offrir en France et elle n'aurait pas su vivre la frustration de ses aspirations à émigrer durant les deux années de son clinicat.

Les cinq autres femmes se sont révélées être des "characters". J'ai recruté E.A., également sur CV et in extremis, à l'ouverture de mon service à Necker, pour qu'elle dirige le secteur d'échographie doppler couleur, le premier à Paris ; en 1989, elle valait son poids d'or car, ancienne interne de Tours, elle avait formée chez Léandre Pourcelot à l'analyse spectrale, spécialité totalement inconnue des radiologues parisiens. Longtemps belle et anxieuse femme-enfant elle aussi, elle ne se révéla à elle-même, et aux autres qui ne croyaient guère en elle, que lorsqu'elle accepta que je la nomme Praticien Hospitalier à Temps Plein pour me succéder à la tête du service de radiologie de l'hôpital Corentin Celton, à Issy-les-Moulineaux. Excellente échographiste, titulaire d'un DEA de pharmacologie clinique sur la néphrotoxicité des produits de contraste iodés sur le rein de lapin, animal au poil duquel elle est allergique, elle est l'espoir de la radiologie gériatrique du XXI^e siècle débutant. Elle s'apprête à mettre au monde son deuxième enfant. Se considérant sa rivale alors qu'elle eut dû se situer comme associée, L.R., blonde explosive qui fut ma première interne, ne m'a jamais pardonné de lui avoir préféré E.A., pendant les quelques semaines où je dus décider que j'avais plus besoin d'une échographiste que d'une scannériste IRMiste; aussi bonne professionnelle que fantasque, elle devint une héroïne le temps de radiographier, sans trêve ni relâche, trois jours durant les blessés du stade de Bastia; alors que nos rapports ne cesseront d'être houleux, non de mon fait mais du sien, beaucoup trop affectif, je la découvris en même temps qu'elle se découvrit elle-même ce jour-là être une autre femme que celle, fatigante, qu'elle se plaisait à mettre en scène; elle est la seule ancienne chef de clinique à exercer des fonctions d'attachée titrée dans mon service.

K.K. est l'un de mes grands amours platoniques, peut être le plus achevé. Le médecin est un cas, puisqu'elle est un des prototypes de cette race de Women's Imagers que quelques uns d'entre nous voulons créer. Elle se destinait à la gynéco-obstétrique quand elle dut interrompre son internat à mi-parcours pour des raisons personnelles. Après un an sabbatique où elle devint photographe professionnelle à Barcelone, elle décida de devenir radiologue. Tout naturellement, elle se lança dans l'imagerie de carcinologie gynécologique à l'Institut Gustave Roussy. Comme bien d'autres des deux sexes, je la recrutai sur CV routé à mon bureau. Lors de notre premier entretien, elle se présenta comme une Allemande native de Frankfort sur le Main, à peine trentenaire ; belle plutôt que jolie, lumineusement intelligente et cultivée, elle avait passé un bac C international avec mention très bien, se passionnait pour la photographie et jouait de la flûte en famille. J'eus la chance de l'avoir chez moi pendant dix-huit mois... Mais quel avenir lui offrir en France? L'Amérique, après qu'elle eut séduit un photographe italien, ne pouvait que lui tendre les bras; elle le fit et, là encore, je l'aidai au mieux de mes moyens pour qu'elle arrive à ses fins; "*invited assistant professor*" à l'UCSF en 1997, elle vient d'y être recrutée définitivement; à 35 ans, un incroyable avenir s'ouvre à elle, avec pour commencer la leading position de head of the Women's Imaging Section. Mon bonheur aura été d'y contribuer. Il faut être masochiste quand on se veut chef d'école et révélateur de talents. K.K. eut le temps de former deux élèves durant son clinicat. L'une, la cinquième du groupe, est actuellement chef de clinique, l'autre, la future sixième, le sera à la rentrée; toutes les deux seront les premières vraies spécialistes française de l'imagerie de la femme, puisque nous savons ici associer la gynécologie-obstétrique, la sénologie, l'urologie

et l'endocrinologie voire la fœtologie.

En écrivant ces lignes, je me rends compte à quel point toutes ces femmes sont belles, - volontairement, je ne dirai pas jolies -, et intelligentes. Allons, - disons-le, Œdipe! -, comme était belle et intelligente ma divine mère. Et comme le sont toutes les femmes qui comptent dans ma vie, professionnelle ou privée. Elles sont un hommage à mon infirmière de mère mais aussi à mon médecin de père, qui aima les femmes comme personne et en fut bien payé de retour. Tous les deux, qui moururent de cancer à six semaines d'intervalle à l'hôpital Ambroise Paré de Boulogne-Billancourt, me légèrent un amour des femmes qui excluait la vulgarité et privilégiait l'intelligence, l'élégance et la tolérance. Alors que je ressens ma vision du recrutement de l'équipe médicale comme essentiellement technique, ne m'auraient-ils transmis que la naïveté et une certaine forme d'angélisme, quant il s'agit de femmes ? Pour une femme, ça n'a pas d'importance, disait le père cependant que l'initiatrice disait que ça peut toujours servir, tous les deux étant d'accord pour que ça ne se fasse pas dans le travail. Ce ne fut pas nécessairement facile à vivre, quand on n'a pas le droit d'avoir un harem et qu'on nous a légué aussi trop d'amour de l'absolu.

Et les hommes alors? Ceux que j'ai recrutés furent très bons et ceux que j'ai promus semblent avoir de solides réputations de compétence et de sociabilité. Aucuns d'entre eux ne furent mis réellement en situation de compétition avec une femme. Que mes collaborateurs soient homme ou femme, ils arrivent à s'entendre, à s'estimer et à cohabiter, sinon s'aimer, ce qui est superflu. Je m'interdis toutefois de savoir s'ils bénéficient ou souffrent de coexistences imposées, puisque, jusqu'à présent, les femmes recrutées n'ont jamais été titularisée in situ.

Quelle dose d'affectivité faut-il mettre dans son commandement? Quelle dose de sensualité fixe la limite entre collégialité et conjugalité? La question n'est pas anodine, mérite d'être posée et restera ici sans réponse. Les Français prennent habituellement un air supérieurement entendu, en matière de sexualité. Je suis si peu Français et si peu expert en ce domaine, que j'ai hésité à accepter de rédiger ce chapitre. Je crains de ne préférer l'attitude plus directe des Anglo-saxons. Où que ce soit dans le monde, la femme peut être une ravageuse, l'homme un coq de village; mais, le plus souvent, les collaborateurs qui passent sont des humains aux investissements affectifs extra professionnels; prévaut l'amitié que le savoir-faire parisien rend discrète, quand elle tend vers l'amourette ou la complicité ; quand je ai détecté celles-ci chez les autres, elle m'ont paru éphémères, affaires de circonstance, justifiant alors que ça n'ait pas d'importance, voire que ça puisse faire du bien. Le chef de service a à prévenir et éviter les drames passionnels, s'ils doivent perturber l'organicité de la structure qu'il doit diriger. Parce que mes investissements affectifs sont hors service, je pense y être parvenu, non sans avoir dû apprendre à mes propres dépens les terrifiants pépins de la réalité quand la tentation de Saint Antoine est par trop dirimante, et elle l'est souvent.

Les pires misogynes sont les femmes elles-mêmes. Je regarde la liste des chefs de service de Necker-Enfants Malades. Il y a quelques stars de la médecine appartenant au beau sexe qu'elles honorent d'ailleurs fort bien. Aucune n'a jusqu'à présent promu de femmes adjointes et on peut légitimement douter qu'elles le fassent dans un avenir prévisible. Pas plus que les grandes Tourangelles ne l'ont fait au creux du doux Val de Loire, n'est-ce pas Thérèse Dupeyron femme Planiol? En dehors de quelques domaines de la médecine comme la biologie qui manquent parfois chroniquement de bras masculins en quantité suffisante et qui offrent des horaires compatibles avec les deux fonctions cumulées de femme au travail et au foyer, ce sont les hommes qui promeuvent les femmes. Le font-ils par calcul politique pur? C'est affaire de cas d'espèce. Je n'ai pas l'impression que les plus jeunes ont envie de risquer

des décennies d'inconfort par des promotions non rivées à la bonne adéquation des postes et des fonctionnaires qui vont les occuper. Reste l'héritage du prédécesseur...

J'eus à affronter l'horreur avec l'antagonisme potentiellement meurtrier de deux femmes qui pouvaient prétendre à la fonction de surveillante générale du service que je m'apprêtais à diriger à Necker. Plutôt que de revivre une resucée du match Brunehaut versus Frédégonde, il apparût plus sage de recruter un homme. Fort heureusement, il y en avait un bien auquel succéda celle que je souhaitais quand il quitta ses fonctions pour un autre poste quelques années plus tard. Ce ne fut pas sans mal que l'on évita la resucée du match Elisabeth d'Angleterre versus Marie Stuart... grâce au recrutement d'un nouvel homme-tampon. Ces combats-là sont épuisants. Les femmes elles-mêmes, quand elles sont ultramajoritaires, réclament des hommes. Elles ont raison. Quand l'alchimie prend bien, elles savent faire la part des choses.

J'ai abandonné le tutoiement de mes externes mâles et femelles, dès que je fus nommé à l'internat, de mes internes des deux sexes dès que je fus nommé à l'agrégation, de mes chefs de cliniques quand je devins chef de service. Avant ou après mai 68, je n'ai jamais vouvoyé les infirmières, les secrétaires, les manipulatrices de radiologie et autres personnels paramédicaux... Je n'ai pas oublié ce que me racontais ma mère : il est toujours plus difficile de dire "Vous m'emmerdez!" que "Tu m'emmerdes!" Cela n'est pas sans faciliter l'exercice routinier du commandement qui bénéficie guère de la familiarité ; y recourir à titre événementiel devient alors une force. C'est d'autant plus vrai que vos collaborateurs sont de vraies femmes. L'art du succès est d'être un eunuque à virilité connue mais extravertie. "Jamais dans le poulailler", soufflait Gabriel Richet à ses internes. Sexiste, le néphrologue qui nomma Françoise Mignon?

Peut être suis-je vraiment heureux de révéler à une femme ses talents, l'aider à réaliser des ambitions qu'elle croit inaccessibles du fait même de son sexe ; mais je le fais également pour les hommes qui passent et ne se connaissent pas encore. Les projets conjugaux de l'intéressée ne sont pas de réels obstacles à ce type de pygmalionisme. Aucune de "mes" femmes n'a, que je sache, divorcé pour cause de passage chez "Moreau". Bien au contraire, quand elles ont vite compris que je ne serai pas leur madame Dessachy, quelque soit le nombre de tours qu'elles ont à leurs programmes. Je suis assez masochiste pour accepter d'être heureux, sans hypocrisie, quand elles viennent m'annoncer leurs fiançailles, leurs mariages, leurs maternités, même quand je sais que cela va poser d'inextricables complications face à une administration « qui ne remplace pas les femmes enceintes ». Celles-là, je les encourage quand elles ont bien du mal à les mener à bien. Combien de misogynes sont en fait des prégnantophobes?

Œdipe bien vivant, Jocaste pas morte.